

Itinéraires histoire
et patrimoine

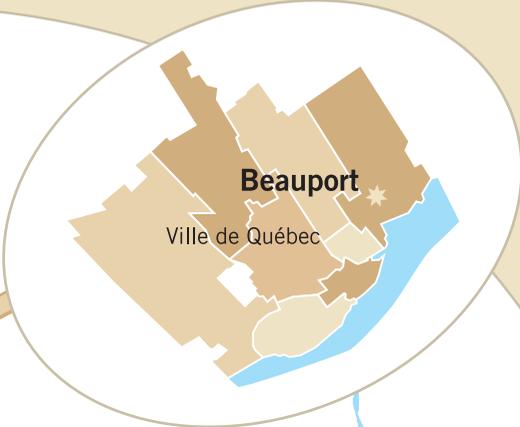
Histoire de raconter

Le quartier Giffard

Arrondissement de Beauport



Le quartier Giffard



-  ÉGLISE
-  SITES ARCHÉOLOGIQUES ET RUINES (⊙)
-  CHEMIN DE FER (TRAINS)
-  ANCIENNE VOIE DES TRAMWAYS
-  ANCIEN TRACÉ DU CHEMIN ROYAL
- Réseau routier incomplet

Trois noyaux d'habitation à Giffard

Situé juste à l'ouest de la rivière Beauport, le noyau d'habitation le plus peuplé est désigné la Côte-des-Pères en souvenir des jésuites. Les maisons sont construites le long du chemin Royal et de l'avenue de la Station, à proximité de la gare. À l'ouest, le Monument tire son nom de la colonne de Tempérance érigée en 1841. Au nord-ouest, le Petit-Village se trouve à mi-chemin entre les paroisses de Beauport et de Charlesbourg.



Maison Crépeault, 3611-3617, chemin Royal. Cette maison se distingue par son soubassement élevé, son toit en pavillon et ses hautes cheminées.
Photo: Les Alliés, 2006.



Maison Alexandre-Marcoux, 3659, chemin Royal. Cette maison de gabarit imposant a été construite en 1836. Photo: Les Alliés.



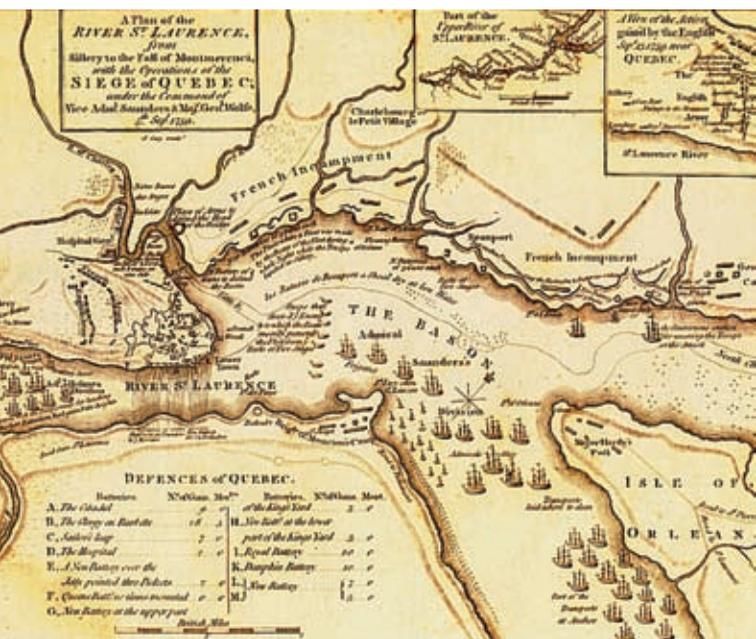
Maison Pierre-Grenier, 3604, chemin Royal. Bâtie en 1811 par Pierre Grenier, la maison était joutée d'une grange et d'un cellier le long de la déviation du chemin Royal, tracée en 1785 lors de la construction du nouveau pont en aval (au sud) du premier. Photo: Les Alliés.

DÉFENDRE QUÉBEC HORS LES MURS

Fortifications de la côte de Beauport

En 1759, la seigneurie de Beauport est sur un pied de guerre. Convaincu que Wolfe va répéter la stratégie de William Phips en 1690 et tenter de prendre Québec par la côte de Beauport, le marquis de Montcalm, lieutenant général des armées en Nouvelle-France, organise un système défensif sur la rive nord du Saint-Laurent à l'est de Québec. De fin mai à début juillet, jour et nuit, il fait construire une longue chaîne de retranchements composée d'une dizaine de redoutes et des redans. Il établit trois postes de garde au lac du Délaissé, en amont de la chute Montmorency. Montcalm rassemble plus de 10 000 soldats français et miliciens canadiens. Il installe son quartier général dans une vaste maison en contrebas d'une redoute au sommet du coteau de Giffard, d'où il peut observer les déplacements de l'ennemi entre l'île d'Orléans et le cap Diamant. La côte de Beauport, considérée vulnérable par sa topographie, est fortifiée juste à temps, puisque l'armée de Wolfe arrive en vue de Québec à la fin juin.

A Plan of the River St. Laurence, from Sillery to the Fall of Montmerenci, with the Operations of the Siege of Quebec (...) Sept. 1759. John Cary, 1780. Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

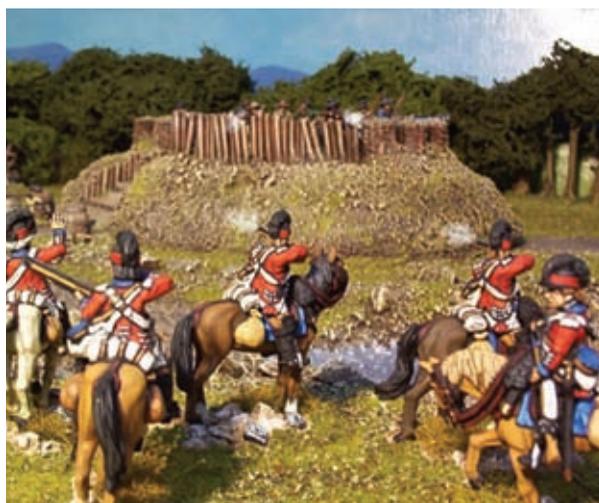


1 Le site de la redoute du coteau de Giffard

Montcalm fait construire cette redoute à distance du fleuve pour renforcer les postes de garde au lac du Délaissé. L'ouvrage militaire est une construction provisoire, porteuse d'artillerie, où l'on peut se retrancher en attendant l'ennemi. Le principe est simple : on creuse un fossé et la terre enlevée est entassée en un monticule. La redoute est complétée de palissades de bois. Des pieux peuvent être dressés sur la pente de la butte afin d'enrayer les attaquants.

La redoute de la rivière Beauport était une construction de forme irrégulière, plutôt trapézoïdale. Le côté le plus long, au sud, était aligné dans un axe nord-est/sud-ouest et mesurait près de 38 m de longueur. Les dimensions des flancs de l'ouvrage variaient de 30 m à 32,5 m environ. L'espace intérieur atteignait approximativement 475 m². L'unique entrée se situait du côté sud-ouest, indiquant que la redoute était érigée afin de contenir une incursion ennemie en provenance de l'est et du nord. Cette fortification de campagne visait ainsi à défendre le côté septentrional du chemin Royal, à l'ouest de la rivière Beauport. Pendant le siège de Québec, la redoute pouvait contenir une centaine de soldats.

Maquette d'une redoute en terre battue, surmontée d'une palissade de bois. Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.





Vue aérienne du coteau de Giffard vers 1950. L'emplacement de la redoute (dans le cercle) est encore visible sur cette photo. La flèche montre le quartier général de Montcalm. Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.



2 La maison Édouard-T.-Parent, 2240-2242, avenue de Lisieux. Cette maison fait partie des nombreuses résidences construites et longtemps habitées à Giffard par cette famille étroitement liée au travail de la pierre. En effet, la carrière Parent a fourni le matériau de base pour édifier des dizaines de maisons dans les environs. La maison Édouard-T.-Parent fut construite en deux temps. On éleva d'abord un premier carré de maçonnerie avant 1750 ; selon toute vraisemblance, il s'agit de la moitié orientale du bâtiment actuel, comportant deux cheminées aux murs pignons. La partie ouest a été ajoutée en 1804. Elle a été classée monument historique en 1965 par le gouvernement du Québec. La maison Thomas-Parent, avenue Saint-David, lui est contemporaine. Photo: Les Alliés, 2004.

3 Le site du quartier général de Montcalm

Alors qu'on a longtemps cru que le marquis de Montcalm logeait dans le manoir seigneurial à l'est de la rivière Beauport, on admet maintenant qu'il a préféré s'installer à proximité de la redoute. En contrebas, la maison de François Parent était toute désignée pour lui servir de quartier général. Trois autres maisons avaient été réquisitionnées pour abriter les officiers, tandis que les soldats et miliciens trouvaient refuge dans des campements sommaires.

Au XIX^e siècle, la maison de pierre a pris des allures de villa. Une allée sinueuse de plus de 60 m conduisait à la maison longue et basse, appelée Mount Rose. Mesurant près de 20 m sur 10 m, elle était dotée de quatre cheminées. Une longue galerie couverte agrémentait sa façade principale tournée vers le sud. Une serre chaude était annexée au mur pignon occidental. Quelques bâtiments secondaires s'élevaient derrière la résidence. À l'avant, un petit lac artificiel fournissait l'eau nécessaire aux diverses plantations, rosiers et arbustes. Ce bâtiment patrimonial a été démoli sans motif valable en 1977.



Le quartier général de Montcalm, puis villa Mount Rose (à gauche), à la fin du XIX^e siècle. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard, 100/4.1/01.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Des hommes de carrière

Pierre Parent arrive en Nouvelle-France vers 1650. Il épouse Jeanne Badeau en 1654. Ensemble, ils fondent à Beauport une véritable dynastie de carriers, tailleurs de pierre et maçons. Dès 1651, les jésuites extraient de la pierre à l'extrémité orientale de leur seigneurie de Notre-Dame-des-Anges. Cette année-là, ils concèdent à Pierre Parent et Jacques Badeau (son futur beau-père) des terres à proximité de leur exploitation. Badeau décède en 1658. Au bout de sa terre, une carrière appartenant aux jésuites est concédée à Parent en avril 1660. À partir de 1670, celui-ci commence à livrer de la pierre et de la chaux pour la construction de maisons à Québec, en plus de tenir une boucherie. En 1675, il fournit au Séminaire de Québec la pierre de taille pour les chambranles et les chaînages d'angles. À la fin du siècle, il reçoit d'autres commandes importantes, notamment pour le monastère des ursulines et le palais épiscopal. Avec l'assistance de son épouse, qui s'implique activement dans son travail, il acquiert d'autres terres à l'est de la rivière Beauport, au nord du domaine seigneurial. Le couple aura 16 enfants, dont des triplets (Joseph, Jean et Étienne) qui deviendront maçons et tailleurs de pierre. Charles, l'aîné, dirigera l'entreprise avec sa mère au décès de son père, en 1698.



La carrière en 2005. Photo: Les Alliés.



La maison Marguerite-Marie-Parent, 2155, avenue de la Pagode, abrite aujourd'hui la pagode bouddhiste Bô-Ôê. En 1903, désireux d'établir sa fille Marguerite-Marie, François Parent, entrepreneur en construction, lui fait don d'un vaste terrain sur lequel il fait bâtir une maison de pierre digne de la haute bourgeoisie de l'époque. Elle et son époux, Jules Bolduc, sont horticulteurs. La maison est en pierre à bossage, particulièrement appréciée pour les reliefs qu'elle présente, tandis que les éléments décoratifs, tels les bandeaux, corbeaux, consoles et linteaux, sont finement taillés. Couverte d'un toit en pavillon surmonté d'une terrasse faîtière, la maison est agrémentée d'une galerie monumentale. La tour cornière, la lucarne-pignon et les fenêtres passantes sont autant d'éléments qui confèrent son prestige à la résidence. Sur la propriété, on trouve à l'origine des dépendances agricoles, dont des serres de couches chaudes pour les cultures printanières.

Photo: Les Alliés, 2006.



Maison Alexis-Parent, 3525-3527, chemin Royal. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard.

Une activité séculaire

Véritable industrie beauportoise, la carrière est exploitée par la famille Parent dès le XVII^e siècle. Acquis par Elzéar Verreault en 1912, l'entreprise sort définitivement du giron familial. En 1967, Ciment Québec achète l'entreprise et, en la fusionnant avec la Frontenac, forme la compagnie Verreault-Frontenac, qui produit de la pierre concassée, du gravier et du béton. À Beauport, la division de Ciment Québec porte maintenant le nom d'Unibéton.



Carrière de François Parent vers 1886. Le propriétaire tient la main d'une fillette à l'extrême-gauche, à l'avant-plan. On dénombre sur cette photo 46 travailleurs et 10 voitures tirées par des chevaux. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard.

L'ESSOR INDUSTRIEL

Le moulin à farine

En 1785, Antoine Juchereau Duchesnay fait construire un nouveau moulin banal sur la rive ouest de la rivière Beauport, près de son embouchure. Le tracé rectiligne du chemin du Roy doit alors être dévié pour éviter l'inondation de la voie publique. Le nouveau pont est alors construit à l'emplacement de l'actuel, à 70 m au sud du premier. Entre les deux, un barrage forme un réservoir en amont et une conduite d'amenée alimente le moulin juste en aval du nouveau pont. Propriété de la distillerie de 1792 à 1810, le moulin passe successivement à James McCallum, John Gordon, William Henry Brown et George Benson Hall. Il est dévasté par un incendie en 1880. Acheté par François Parent et Joseph-Édouard Bédard en 1894, le vieux moulin, relevé de ses ruines, connaîtra une nouvelle prospérité en abritant la compagnie de Brasserie de Beauport.



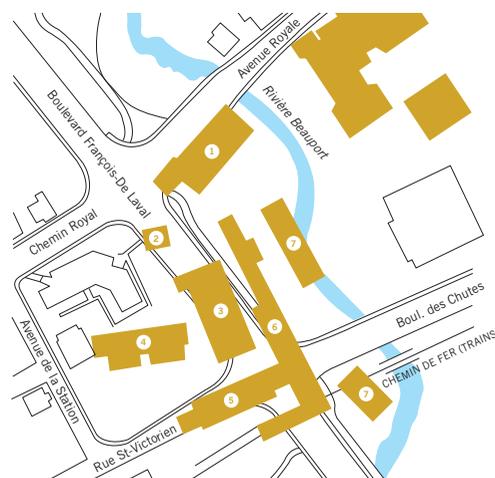
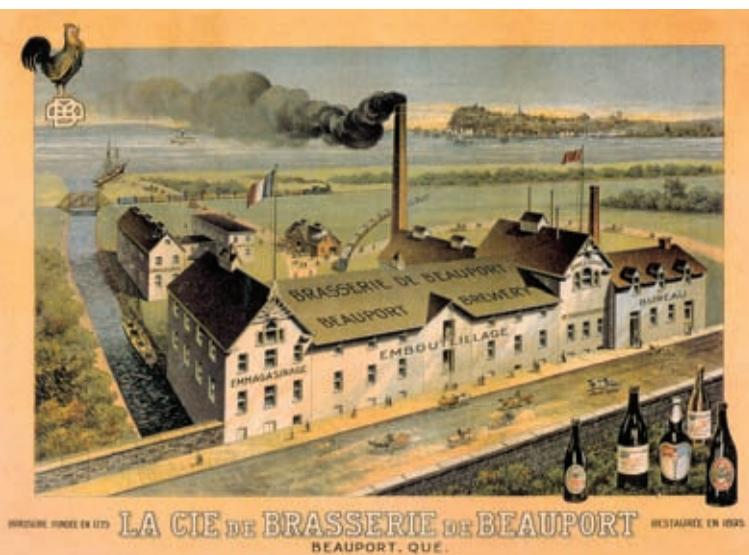
La maison et le moulin à farine avant l'incendie de 1880. Bibliothèque et Archives Canada, C-86856.

Du fort et de la petite bière

En 1792, John Young, Simon Fraser et Thomas Grant, propriétaires de la St. Roch Brewery à Québec, font construire une distillerie sur un vaste terrain au sud du chemin Royal, juste à l'ouest de la rivière Beauport. Son débit et ses eaux pures et alcalines constituent d'importants facteurs de localisation de cette industrie. L'entreprise fait faillite en 1808 ; après une reprise momentanée, elle ferme ses portes en 1810. Alors acquise par John Racey, la distillerie est transformée en brasserie par son fils John, vers 1821. L'eau à forte teneur en calcaire est très appréciée pour produire des spiritueux ou des bières de qualité. Un plan dressé en 1823 montre les bâtiments industriels, notamment la brasserie et la grande malterie ou maison de drêche. En 1839, la brasserie est achetée par John Gordon. La croisade pour la tempérance menée par le curé Chiniquy n'est probablement pas étrangère à sa faillite en 1843. L'industrie revient à John Racey. En 1863, on commence à démolir les bâtiments.

Affiche publicitaire de la Brasserie de Beauport.

Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.



Implantation des bâtiments industriels de Racey en 1823.

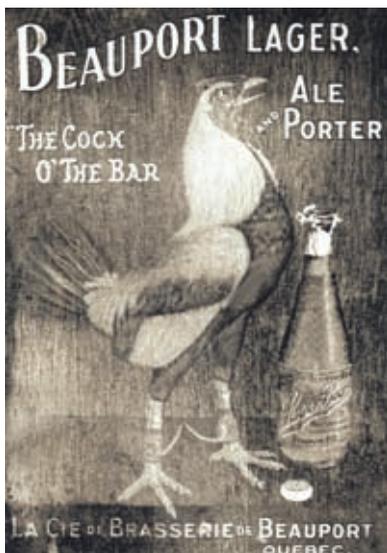
Détail d'un plan de Robert Côté (modifié).

- 1 moulin à farine (fin XVIII^e siècle, 3^e moulin banal de la seigneurie de Beauport ; fin XIX^e siècle, après incendie, transformé et agrandi en Brasserie de Beauport)
- 2 maison d'employés
- 3 brasserie de Racey (ancienne distillerie de Young, Grant et Fraser)
- 4 malterie ou maison de drêche (ancienne maison d'employés)
- 5 grande malterie en pierre avec fourneau dans l'annexe est
- 6 entrepôt et écurie
- 7 entrepôts

4 Le site de la Brasserie de Beauport

La compagnie de Brasserie de Beauport est fondée en 1895. Les parties conservées de l'ancien moulin sont restaurées et intégrées dans un nouveau bâtiment agrandi de deux ailes se déployant vers l'arrière. La haute cheminée de la chaufferie domine la cour arrière. Au sud, quelques bâtiments complètent les installations.

En 1900, cette industrie est florissante, produisant plus de 25 000 barils de bière par année. Une entreprise de Montréal, la National Breweries, voulant monopoliser le commerce de la bière, pousse la Brasserie de Beauport à la faillite. Après avoir absorbé plusieurs brasseries, dont la Boswell, le géant montréalais acquiert l'industrie beauportoise lors de la vente judiciaire en février 1911. Cette opération ne vise pas la relance de l'entreprise, mais l'élimination d'un important concurrent. Les bâtiments sont démolis au début des années 1930.



Dessin publicitaire de la Brasserie de Beauport vers 1900.
Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.

Une décennie plus tard, on bâtit la Beauport Distillery pour y produire du whisky. À la fin des années 1850, le négociant Jean-Baptiste Renaud et Napoléon Larochelle exploitent « le plus gros moulin à farine de la région de Québec », s'installant dans l'édifice principal en équerre et construisant deux petits moulins (orge et pois). En 1885, le complexe industriel et la villa sont achetés par Jean-Baptiste Falardeau de Québec. En 1905, Alfred Robitaille s'installe sur le site de l'ancien moulin Renaud pour y produire du rye : la Robitaille Eureka Distillery est bientôt connue par son étiquette montrant une tête de cheval. Vers 1910, au sud-ouest, une voie ferrée dessert cette entreprise et un grand bâtiment abrite une compagnie : les Briques de Québec ou les Carrières de Beauport. En 1917, l'usine de Robitaille est vendue à W. J. Gooderhom, qui y établit la General Distillery. Dans le coude de la rivière Beauport, la villa Mon-Repos s'élève toujours au milieu de la boucle formant l'extrémité nord-est de la rue Chabanel.

A la douzaine

La production de la Brasserie de Beauport est très diversifiée : la Lager, l'Extra Stock Ale, l'India Pale, la Royal Stout et l'extrait de malt, sans oublier le célèbre Porter. Le degré d'alcool varie beaucoup : alors que la Lager titre à moins de 4%, certaines bières atteignent presque 9%. Les prix s'étalent de 40 ¢ pour une douzaine de Lager jusqu'à 90 ¢ pour autant d'Extra Stock Ale. L'extrait de malt, présenté comme remède ou tonifiant, se vend plus cher à 1,80 \$ pour 12 bouteilles. Ces produits de qualité acquièrent rapidement une grande réputation. Le réseau de vente est bien organisé, puisque les bières sont distribuées dans presque toutes les régions du Québec.

5 Le coude de la rivière Beauport : un important site industriel

En 1814, John Henderson fait construire une clouterie, transformée ensuite en moulin à huile de lin. En 1820, il vend la moitié de sa propriété au marchand Colin McCallum. Vers 1825, Henderson élève la villa Mon-Repos au nord du moulin ; entre les deux, une forge est installée.



Implantation des bâtiments industriels du coude de la rivière Beauport en 1867. Détail d'un plan de Robert Côté (modifié).

- 1 villa Mon-Repos
- 2 moulin Renaud
- 3 ancienne Beauport Distillery
- 4 entrepôt ou grange
- 5 entrepôt en pierre
- 6 maison d'employés (probablement)

L'ÎLOT PAROISSIAL

6 Des églises et des bâtisseurs

La paroisse de Saint-Ignace-de-Loyola est érigée canoniquement le 2 juillet 1914. Dès son arrivée, Roméo Guimont, son premier curé, fait construire un modeste temple sur le terrain donné par le Séminaire de Québec. En attendant la fin des travaux, les messes sont célébrées à la chapelle de l'hôpital Saint-Michel-Archange, administré par les sœurs de la Charité de Québec.

Curé de 1919 à 1956, Joseph-Arthur Gauthier gère la paroisse avec autorité et compétence. Par ses nombreuses réalisations, il laisse un souvenir impérissable à ses ouailles. Projetant d'ériger une église de bien plus grandes dimensions, il « invite fortement » chaque famille à contribuer selon ses moyens à la Part de Dieu, constituant un fonds de plus de 130 000 \$ en pleine crise économique. La construction du nouveau temple, situé juste à l'ouest du premier, débute en 1932. Sa bénédiction a lieu le 6 juin 1934. Dix ans plus tard, le remboursement de la dette permet sa consécration par le cardinal Villeneuve. La même année, le pape Pie XII élève le curé Gauthier à la prélature domestique.

L'édifice, moderne et à l'épreuve du feu, comporte une ossature d'acier et un revêtement de granit. Cette église monumentale est dessinée par les architectes Henri Talbot, résident de Giffard, et Émile-Georges Rousseau.

De plan cruciforme, elle mesure 65 m de long, 21 m de large dans la nef et 32 m au transept. Les deux clochers se dressent à plus de 60 m. Au milieu des années 1960, le décor intérieur est mis au goût du jour. On accentue alors la référence à l'architecture byzantine. Des matériaux nobles revêtent désormais le bas des murs de la nef, couvrant en grande partie les croisillons et les murs du chœur. L'artiste Marcel Gagnon réalise une trentaine de mosaïques, dont le chemin de la croix.



L'église Saint-Ignace-de-Loyola. À droite, on aperçoit le premier temple converti en école Chanoine-Guimont (détruite en 1947). Le presbytère, à gauche, a été remplacé en 1955. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard, 100/2.4/02.

7 Tous semblables au dernier repos

En 1927, La Nativité-de-Notre-Dame de Beauport réservant désormais les lots du cimetière à ses paroissiens, il devient urgent que la paroisse de Saint-Ignace-de-Loyola se dote d'un cimetière. Celui-ci est aménagé sur un vaste terrain acheté la même année du Séminaire de Québec. Le calvaire est élevé peu après. Affirmant que « nous sommes tous semblables dans la mort », le curé Gauthier exige que les monuments funéraires soient identiques, ce qui confère sa spécificité au cimetière.

8 La chapelle des Martyrs

Le curé Gauthier, qui projette la construction d'une chapelle avec charnier en soubassement devant l'entrée du cimetière, fait appel à son ami Gérard Morisset pour en dresser les plans. Ce jeune notaire laissera par la suite sa marque comme historien de l'art, en tant que directeur de l'Inventaire des œuvres d'art du Québec, puis conservateur du Musée provincial. L'érection de la chapelle dédiée aux Martyrs canadiens est rapide et les dépenses sont minimales. Grâce au don de matériaux et à la participation de nombreux bénévoles, les travaux, qui débutent au printemps de 1929, sont achevés le 18 août, lorsque le cardinal Rouleau procède à sa bénédiction. La chapelle abrite aujourd'hui un columbarium.



Bénédition de la chapelle des Martyrs en 1929.
Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.

Le parc des Martyrs

Le parc des Martyrs a été aménagé en 1930 à l'occasion de la canonisation des missionnaires jésuites suppliciés par les Iroquois en 1640. Deux bassins, alimentés par un ruisseau, étaient aménagés à l'ouest et au sud de la chapelle. Près du chemin Royal, un monument voué aux saints martyrs canadiens s'élevait devant un troisième plan d'eau en forme de croix. Au sud-ouest du cimetière, une grotte dédiée à Notre-Dame-de-Lourdes, constituée de milliers de petits cailloux de rivière ramassés par les paroissiens, a été réalisée par Adélaré Métayer. Divers éléments composaient cet ensemble : un autel, une chaire, une fontaine, la rose mystique, la porte du ciel, la tour de David et une médaille miraculeuse.

Abandonné au fil des ans, le parc est réaménagé en 1991. Sous le baldaquin, une œuvre d'art public, réalisée par Thérèse Blanchet-Dolbec, remplace l'ancien monument. Ici et là, les petits cailloux témoignent de la dévotion des pèlerins et des paroissiens pendant plus d'un quart de siècle sur ce site.



Monument dédié à Notre-Dame-de-Lourdes. De gauche à droite : la fontaine, la chaire, l'autel, la rose mystique, le ruisseau, la grotte, la porte du ciel et la tour de David. Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.

L'HÉRITAGE DES JÉSUITES

9 De la ferme Notre-Dame-de-Bon-Secours à la ferme Saint-Ignace

La ferme des jésuites, appelée Notre-Dame-de-Bon-Secours, remonte au XVII^e siècle. Il s'agit d'une métairie, c'est-à-dire une exploitation agricole louée par bail à un cultivateur (métayer), qui s'engage à partager les fruits et récoltes avec le propriétaire. La résidence est construite en pierre et en pièces sur pièces en 1689, puis allongée en 1740, devenant peut-être alors entièrement en pierre. Le bâtiment comporte un étage sur soubassement élevé au sud en raison de la dénivellation du terrain. Le carré de maçonnerie est coiffé d'une toiture à croupes fortement pentue, dont le faîte est percé de trois cheminées. Sa longueur est remarquable pour une maison du Régime français. En 1749, la métairie des jésuites est la plus importante exploitation agricole de Beauport : outre la maison des métayers, la ferme comprend des granges (dont une en pierre, construite après 1733), des étables, une écurie et une bergerie.

En 1800, à la mort du dernier jésuite, le père Jean-Joseph Casot, la ferme de 6 arpents de front sur 29 de profondeur devient possession de la Couronne, qui poursuit l'exploitation

La façade nord de la maison des métayers avant 1961. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard, 100/4.2/09.



par métayage. Des documents d'archives révèlent la présence d'une boulangerie de pierre en 1807 et d'une petite maison du fermier en 1828. Mise à l'encan en 1863, la terre est acquise par le Séminaire de Québec, qui lui donne le nom de ferme Saint-Ignace en souvenir du fondateur de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola. Certains bâtiments sont agrandis et de nouveaux sont construits : une porcherie dans les années 1860 et une laiterie en 1889. Cette dernière est ensuite transformée en poulailler.

Déficitaire depuis longtemps, la ferme est vendue en 1947 à la fabrique de la paroisse de Saint-Ignace-de-Loyola. Pour aménager un parc et un terrain de jeux, on démolit alors les bâtiments, sauf l'ancienne maison des métayers, qui sert de remise et d'abri pour les usagers pendant quelques années. Elle est finalement détruite par un incendie en 1961.



L'ancien moulin des Jésuites (puis moulin Goulet). À l'arrière-plan, la maison du meunier. Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.

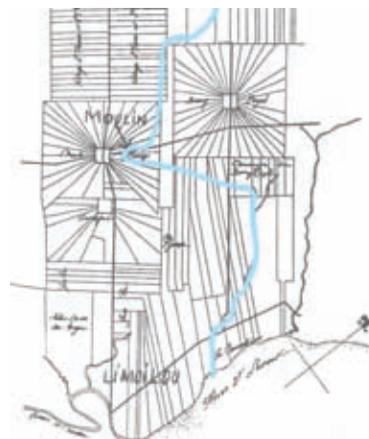
10 Du moulin des Jésuites au moulin Goulet

Construit vers 1695 sur la rive est de la rivière de la Cabane aux Taupières, le moulin des Jésuites mesure environ 13 m de long sur 10 m de large. Sa meule est actionnée par une énorme roue à godets de près de 8 m de diamètre. Il dessert la ferme Notre-Dame-de-Bon-Secours et les censitaires établis en bordure du Saint-Laurent. Entre 1781 et 1863, la longueur du moulin est doublée vers l'est.

Aussi appelé moulin de la Dumaine (seul nom après 1800), en souvenir de Jean Millouer dit Dumaine (originaire du Maine en France), établi sur une terre voisine en 1652, il est connu comme moulin de Notre-Dame-des-Anges (ou Notre-Dame) dans les années 1860. Le bâtiment est acquis en 1885 par Flavien Goulet, le premier meunier à occuper les lieux avec sa famille. Son fils Cyrias exerce le même métier jusqu'à son décès en 1942. En janvier 1946, le bâtiment est loué pour y installer une fabrique de meubles (tables, chaises et mobilier de chambre à coucher). La machinerie du moulin est retirée et un système électrique est mis en place. Le temps de la meunerie est révolu : désormais, les Industries Giffard ont pignon sur rue. Le 17 février 1948, l'ancien moulin est ravagé par un incendie, qui ne laisse que des ruines.



Les témoins de la meunerie. La maison du meunier (en bas à gauche, 2421, avenue Saint-Clément), les ruines du moulin (dans le cercle), la maison de l'architecte Henri Talbot (près des ruines à droite) et la maison Charles-Eugène-Dubord (en haut à gauche). Photo aérienne : Pierre Lahoud.



La rivière de la Cabane aux Taupières. En bleu, le tracé de l'ancien cours d'eau reporté sur le plan dressé par Ignace Plamondon en 1754. Dessin : René Cloutier.

Le mystérieux ruisseau du Moulin

Canalisé en plusieurs endroits, le cours du ruisseau du Moulin demeure mystérieux. Il prend vraisemblablement sa source à Charlesbourg, où il a été détourné pour alimenter « l'autre » moulin des jésuites. Certains affluents de la rivière Beauport ont été déviés pour augmenter son débit, entraînant de multiples procès avec les seigneurs de Beauport. Disparaissant ici et là sous la surface, il réapparaît au domaine de Maizerets, puis s'enfuit à nouveau avant de déboucher dans l'étang du Moulin, qui se déverse enfin dans la baie de Beauport.

D'abord désigné ruisseau Cabane au Taupier (carte de Jean Bourdon, 1641), son appellation a connu de multiples variantes, dont rivière ou ruisseau La Taupière, les Taupières, de la Cabane aux Taupières, de la Cabane aux Taupinières, Mastai et du Moulin. Le taupier est chargé de détruire les taupes, la taupière désigne un piège à taupes et la taupinière correspond au monticule de terre formé par la taupe en creusant ses galeries. Mastai identifie d'abord un sanatorium pour alcooliques et toxicomanes. Hors de Beauport, deux noms sont aussi utilisés : rivière des Commissaires à Charlesbourg et rivière Chalifour au domaine de Maizerets.

À Giffard, outre le moulin à farine, trois entreprises utilisent la force hydraulique de ce cours d'eau au XIX^e siècle. La clouterie de François-Xavier Méthot (plus tard Chinic et Beudet) et les fabriques d'allumettes de Joseph Labrecque et de John Henderson (achetée ensuite par Hardy et Dubord), construites entre 1841 et 1867, procurent de l'emploi à une cinquantaine de personnes. Les deux premières industries sont installées en amont du moulin, tandis que la dernière est implantée en aval. La clouterie se trouve juste derrière la maison Charles-Eugène-Dubord.

Le Petit-Village

En 1672, les jésuites désignent ainsi un groupement de six maisons. Tracé en 1727, le chemin du Petit-Village (partie de l'avenue Saint-Clément et rue Joncas à Beauport) mène à l'agglomération éponyme. Surnommé tantôt « village du rang Fleury » d'après Samuel Fleury, venu s'y établir en 1846, ou « village Dubord » du nom de Charles-Eugène Dubord, propriétaire de manufactures à cet endroit, le Petit-Village compte une vingtaine d'habitations à la fin du XIX^e siècle. Au sud, le « faubourg des Acadiens » prend naissance en 1918 avec l'arrivée des frères Turbide, originaires des îles de la Madeleine. Le développement de la localité s'accélère (280 familles en 1956), favorisant l'érection de la paroisse de Notre-Dame-de-l'Espérance en 1961.



La maison de l'architecte Henri Talbot, 2392, avenue du Vieux-Moulin. Photo : Les Alliés, 2006.



La maison Charles-Eugène-Dubord, 3125, rue Joncas. Charles-Eugène Dubord (1856-1917), marchand et cultivateur, est élu en 1907 au Conseil législatif, comme représentant de La Salle. Il fait construire cette maison, qu'il habite à partir de 1912. Photo : Les Alliés, 2006.



La fabrique de clous. La clouterie Méthot (à gauche, à l'avant-plan), aménagée dans l'ancien moulin Ventadour (derrière la maison Charles-Eugène-Dubord) fabriquait des clous tranchés distribués dans toute la région. Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.

Le goût de la **modération**

L'histoire des boissons alcooliques est intimement liée à celle de Giffard. Une brasserie prospère et un monument de Tempérance se dressent non loin l'un de l'autre. En 1921, 240 familles de Giffard renouvellent la promesse de maintenir le règlement municipal interdisant la vente d'alcool sur son territoire. La prohibition n'a été levée qu'en 1960, à la demande du conseil municipal, après la tenue d'un référendum auprès de la population.

Charles Chiniquy.
Archives de la Société d'art
et d'histoire de Beauport.



Charles Chiniquy (1809-1899)

Ordonné en 1833, Charles Chiniquy est curé de Beauport de 1838 à 1842, un passage bref, mais remarqué. Fin orateur, il réussit à convaincre un grand nombre de ses paroissiens de s'abstenir de consommer de la bière ou des boissons fortes et de fréquenter les cabarets. Impressionnés par ses sermons qui décrivent les ravages de l'alcool dans les familles, ils signent leur engagement de tempérance devant l'autel. Fort de ses succès, il parcourt le Québec pour sa croisade. Taxé d'insubordination dans les diocèses de Québec et de Montréal, il s'installe à St Anne en Illinois pour prêcher aux Canadiens émigrés aux États-Unis. Après des sermones sur sa conduite, l'évêque de Chicago prononce même son excommunication en 1856. Chiniquy se dit victime d'injustice et devient ministre presbytérien en 1860. Il se marie quatre ans plus tard avec Euphémie Allard, dont il aura trois enfants. Il publie ses mémoires et prononce de nombreuses conférences en Europe, en Australie et en Nouvelle-Zélande : un virulent réquisitoire contre l'Église de Rome et le clergé catholique. Son premier volume, édité en neuf langues, connaît un succès prodigieux.

11 Le site du monument de Tempérance

Pour encourager les paroissiens à la tempérance, le curé Chiniquy fait ériger un monument s'élevant à plus de 12 m, œuvre du sculpteur Louis-Xavier Leprohon. Il consiste en une colonne corinthienne au chapiteau doré, surmontée d'un entablement et d'une croix. Sa base repose sur un piédestal dont les faces portent des inscriptions gravées et dorées. Un petit coffre-fort est placé devant pour recueillir les aumônes. Le 7 septembre 1841, M^{gr} de Forbin-Janson, évêque de Nancy et prédicateur de renom, quitte le Séminaire de Québec en grandes pompes sous l'escorte de 22 cavaliers pour se rendre à l'église de Beauport. Après la messe, une impressionnante procession avec chœurs, bannières et drapeaux transporte la croix devant être fixée au sommet du monument. L'événement attire environ 10 000 personnes, foule immense pour l'époque. Cette cérémonie constitue l'apothéose du curé Chiniquy.

Remplacée en 1909, l'œuvre de bois s'est effondrée en 1944. Seule la colonne est conservée dans l'église Saint-Ignace-de-Loyola.



Le chemin Royal. À droite, on aperçoit le premier monument de Tempérance en 1897. Photographie : Fred C. Würtele. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, P546, D6, P37.

12 La maison Laurent-dit-Lortie

La maison Laurent-dit-Lortie résulte de multiples agrandissements et transformations depuis la construction d'un premier carré de maçonnerie par Jean Millouer dit Dumaine entre 1652 et 1663. Pierre Parent fils occupe l'emplacement en 1685. Vers 1780, la maison est allongée vers l'ouest. Les Parent conservent la propriété jusqu'à sa vente à Jean Pépin dit Lachance en 1822. Elle passe ensuite à sa fille Julie et son gendre, Antoine Laurent dit Lortie. Vers 1850, la résidence est prolongée par une annexe en bois d'environ 3 m vers l'est. Par la suite, les lucarnes sont percées et de longues galeries protégées par des larmiers sont ajoutées aux façades nord et sud. Un descendant d'Antoine conserve toujours le bien familial. Aujourd'hui, le bâtiment est imposant : 22 m de long sur 9 m de large. Ses murs de pierre sont crépis. Le toit à deux versants est fortement pentu et le plancher du rez-de-chaussée se trouve presque au niveau du sol, ce qui témoigne de l'ancienneté du premier carré de maçonnerie. Cette maison a été classée monument historique en 1965 par le gouvernement du Québec.



*Maison Laurent-dit-Lortie (vue du nord-ouest), 3200, chemin Royal.
Photo : Les Alliés, 2006.*

L'asile de Beauport (1850-1893)

En 1848, Joseph Morrin, Charles-Jacques Frémont et James Douglas, les fondateurs de l'asile provisoire de Beauport (au manoir seigneurial entre 1845 et 1850), achètent la vaste propriété du juge Amable de Bonne juste à l'ouest de la paroisse de Beauport. Agrandie et réaménagée, la résidence devient le Québec Lunatic Asylum en 1850. La garde des malades est alors confiée par contrat d'affermage à une entreprise en retour d'un montant alloué pour chaque patient admis. Entre 1860 et 1865, les docteurs Jean-Étienne Landry et François-Elzéar Roy prennent charge de l'établissement connu dès lors comme l'Asile des aliénés de Québec. En 1875, Landry acquiert d'un trust l'ancienne villa de Douglas, Glenalla, qui deviendra le sanatorium Mastaï. Cette même année, le pavillon des femmes est reconstruit après un incendie. Le gouvernement mettra fin à cette entente avec les médecins en 1893.

13 Le site de l'hôpital Saint-Michel-Archange

En avril 1893, les sœurs de la Charité de Québec prennent la direction de l'établissement. Elles reçoivent annuellement 100 \$ par malade plutôt que les 132 \$ versés aux propriétaires antérieurs. Les chambres, dortoirs et cellules sont graduellement rénovés. Un aqueduc est construit, procurant de l'eau de source en quantité suffisante. La force hydraulique assure aussi la production d'électricité pour l'établissement.

En 1904 débute l'exécution d'un plan d'agrandissement qui s'étendra sur une décennie. L'asile prend le nom de Saint-Michel-Archange en 1912, puis devient l'hôpital Saint-Michel-Archange deux ans plus tard. Il est affilié à l'Université Laval en 1923. Trois pavillons sont mis en chantier : la clinique Roy-Rousseau, l'école La Jemmerais et le pavillon Dufrost, inaugurés en 1926, 1928 et 1931 respectivement. En 1939, un violent incendie force l'évacuation de tous les édifices :

environ 4 150 personnes, dont plus de 1 900 malades. La reconstruction est bientôt amorcée. Le nouvel édifice ouvre en 1943 pour le 50^e anniversaire de l'arrivée des sœurs de la Charité dans l'institution.



L'hôpital Saint-Michel-Archange, qui sera détruit le 16 février 1939.

Photo: E. T. D. Chambers, Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Le premier directeur général laïque est nommé en 1968, au début du processus de désinstitutionnalisation et de réinsertion sociale. En 1976, l'ensemble est désigné centre hospitalier Robert-Giffard. Il comprend notamment le pavillon Landry-Poulin (anciennement D'Youville) en souvenir des sœurs Angèle Landry (Marie de l'Ange-Gardien) et Mariette Poulin (Sainte-Marcelle), ayant œuvré plus de 50 ans dans le milieu, et les pavillons Arthur-Vallée (anciennement La Jemmerais) et Delphis-Brochu (anciennement Dufrost; actuellement résidence Cardinal-Vachon) nommés en l'honneur des deux premiers surintendants médicaux de l'institution.



L'ancien orphelinat D'Youville. Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.

La municipalité de la paroisse de Saint-Michel-Archange

En 1896, à la demande des religieuses, l'asile et ses dépendances, qui chevauchaient les paroisses de Saint-Roch de Québec et de La Nativité-de-Notre-Dame de Beauport, sont érigés en paroisse distincte. L'érection civile est sanctionnée le 9 janvier 1897. Saint-Michel-Archange possède son réseau d'aqueduc et d'égouts, son service d'incendie et de police, sa voie ferrée privée, sa boucherie, sa boulangerie, ses potagers, ses tunnels, sa station radiophonique, etc. La supérieure de la communauté en devient la première mairesse. Fusionné à Beauport en 1976, ce territoire est compris dans l'arrondissement de Beauport de la ville de Québec depuis 2002.

14 L'ancien orphelinat D'Youville

Au début des années 1920, l'orphelinat D'Youville, sur la rue des Glacis à Québec, fondé en 1849, ne suffit plus pour répondre aux besoins croissants de la population. Pour que les orphelins respirent l'air de la campagne, les sœurs de la Charité entreprennent la construction d'un vaste bâtiment pouvant accueillir 600 enfants.

En septembre 1925, l'orphelinat D'Youville, dessiné par l'architecte Pierre Lévesque, est inauguré. Les orphelins, filles et garçons, peuvent désormais loger sous le même toit, ce qui évite de séparer les membres d'une même famille. Toujours plus nombreux, les enfants, marqués par la pauvreté, la désunion des ménages et la maladie des parents, y trouvent également refuge. Construit à l'épreuve du feu, le bâtiment est constitué d'un corps central de six étages, flanqué de deux ailes à cinq niveaux.

Au début des années 1960, l'État prend le contrôle des établissements de santé et de bien-être. Après 116 ans de gestion par des religieuses, l'orphelinat est laïcisé et change de vocation. En 1965, l'institution devient un centre de services de réadaptation pour les enfants, connu désormais sous l'appellation de Mont-D'Youville. L'immeuble abrite aujourd'hui les bureaux de la direction de la protection de la jeunesse.

À L'ÉCOLE DE LA VIE

Les sœurs de Sainte-Chrétienne

En octobre 1916, les sœurs de Sainte-Chrétienne ouvrent leur noviciat à Giffard. De 1918 à 1925, les religieuses enseignent dans les écoles de la Côte-des-Pères et du Monument. L'école Sainte-Chrétienne, sur la rue Guimont, est inaugurée en 1950. Les sœurs y poursuivent leur enseignement jusqu'en 1968. Agrandi à deux occasions, en 1939 et en 1952, le couvent est réaménagé en centre d'accueil Yvonne-Sylvain pour personnes âgées, depuis 1978.



15 L'ancien couvent et noviciat des sœurs de Sainte-Chrétienne, en 1925, avant les agrandissements. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard.



16 École de la Côte-des-Pères, 3435, chemin Royal. L'école de la Côte-des-Pères, construite en 1844, est la plus ancienne de Giffard. Rosalie Parent y a enseigné pendant plus de 50 ans. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard, 100/3.1/01.



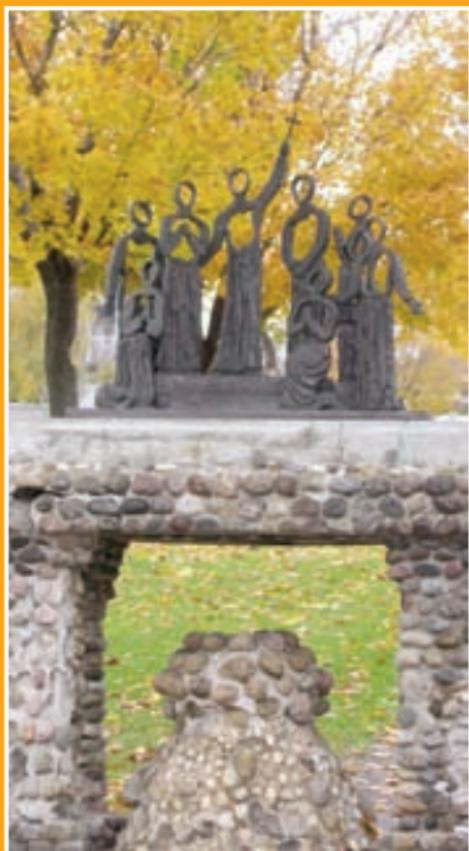
17 École du Monument, 2130, avenue de l'École. Mieux connue sous le nom d'« école Deblois » en reconnaissance à la famille du sénateur Pierre-Antoine Deblois pour sa généreuse contribution financière, l'école du Monument a été élevée vers 1910. Le bâtiment abrite maintenant le comptoir d'économie familiale de Beauport. Archives de la Ville de Québec, Arrondissement de Beauport, fonds Michel Bédard.



Le chemin Royal, d'hier à aujourd'hui. Photos : Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport ; Les Alliés, 2006.

Vue aérienne de Giffard. En 1937, le secteur habité de Giffard se concentre le long du chemin Royal. L'église domine d'immenses champs en culture ; au loin, on aperçoit l'orphelinat D'Youville. Sur la gauche, près du nouveau temple, on distingue la maison des métayers (à l'extrémité) et les autres bâtiments de la ferme du Séminaire. La voie des tramways coupe les terres parallèlement au chemin Royal. Une décennie plus tard, à la disparition de la ferme Saint-Ignace, le cœur de Giffard perd beaucoup de son caractère champêtre. Le processus d'urbanisation est alors amorcé. Photo : W. B. Edwards. Archives de la Société d'art et d'histoire de Beauport.





*Monument aux Martyrs canadiens
au parc des Martyrs.
Les Alliés, 2006.*

Entente de développement culturel

VILLE DE
QUÉBEC



Culture
et Communications

Québec 

Arrondissement de Beauport